





ETAT DE FRIBOURG  
STAAT FREIBURG

*La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien  
de l'État de Fribourg*

LE NOMBRE  
DE FOIS  
OÙ JE SUIS  
MORTE

*COLLECTION IRÉNIQUES*

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Mic-Mac

*La Piqûre*

*School Underworld et les ondes maléfiques*  
(Prix des Jeunes lecteurs 2009 de la ville de Nanterre)

Aux éditions Xenia

*La Toupie*

ISBN : 978-2-88892-150-9

Copyright © 2012 by Éditions Xenia  
CP 395, 1800 Vevey, Suisse,

[www.editions-xenia.com](http://www.editions-xenia.com)  
[info@editions-xenia.com](mailto:info@editions-xenia.com)

skype : xeniabooks

Marie-Christine Buffat

Le nombre de fois  
où je suis morte

NOUVELLES

Xenia



## *Prologue*

Il est des peines, comme des joies, qui vous surprennent un beau jour comme un vilain, sans qu'on les ait vraiment choisies, provoquées, ou même attendues. Il est des joies, comme des peines, qui vous émeuvent plus ou moins, et dont les larmes ont autant un goût de rire que de chagrin.

Souvent, j'ai ri, beaucoup, très fort, alors qu'à l'intérieur, on discernait quelque bruit d'éclat, de choses fragiles qu'on brise. Souvent, j'ai pleuré, heureuse et soulagée, tandis que je caressai du regard ou de la main l'objet de mon émoi. Il est des instants mélangés que le destin nous oppose, qui s'opposent eux-mêmes, dans un combat inefficace. Illusion d'un but à atteindre, de victoires à gagner, de missions à accomplir. Illusoire car vain, puisque la fin est unique, commune, simple, universelle.

Je le sais, plus que tout autre, puisque je l'ai tant vécu. Moi qui déjà ne me souviens plus du nombre de fois où je suis morte.





## *Introduction*

### *La mort de l'enfance*

La mort, c'est un peu comme l'amour. On a pu en connaître cent, mille ou plus, il est un amour que l'on n'oublie jamais, qui reste gravé en détail dans les sillons de la peau. Le premier. La première fois. Celle-là même où l'on abandonne ses craintes aux mains souvent inexpertes de son partenaire, où l'on offre sa virginité, où l'on échange sa naïveté contre quelques mots tendres.

J'avais connu ça, déjà, l'enfance qui s'en va dans une crispation de douleur, tendue comme un arc qui refuse de lâcher prise, orteils et dents serrés. Je me souviens l'avoir regardé, celui qui ahanait au-dessus, les yeux mi-clos, tandis que j'hésitais à tout arrêter par crainte de périr sous les assauts frénétiques de son bassin. En avant, en arrière, il avait le derrière volant, joyeux, cadencé. Un derrière de bonne humeur, qui mettait du cœur à l'ouvrage. Je l'entendais presque chanter : « Heigh-ho, Heigh-ho, on rentre du boulot ! » et j'avais muselé le rire jaune qui cognait contre mes mâchoires contractées. L'instant était mal choisi pour faire de l'humour, et je n'étais

pas sûre que mon haletant compagnon eût apprécié de connaître l'intimité de mes pensées pendant qu'il pénétrait la mienne. Malgré mes efforts, je n'arrivais pas à trouver du plaisir dans cet acte affreusement douloureux. Je l'enviais, lui, l'homme, pour cet air bête que dessinait la jouissance sur son visage. Je n'y comprenais rien. Quelques instants plus tôt, la bouche de mon jeune amant tétait mes seins, l'un après l'autre, goulûment, maladroitement. Sa main, pressée, tirait sur ma culotte et je me surprénais à accompagner son geste par des mouvements de jambes. J'aimais sentir sa langue sur ma poitrine et j'aimais encore plus la sensation qui se créait dans mon bas-ventre quand sa tête hésitait en direction de mon entrejambe. Impossible d'oublier le souvenir de ce premier baiser sur ces lèvres dont j'ignorais quasiment l'existence. J'avais envie qu'il m'embrasse à l'infini et l'impression d'avoir des crépitements plein la tête. Alors, quand il remonta le long de mon ventre et que je devinai son membre à l'entrée de mon vagin, j'écartai un peu plus les cuisses pour l'y inviter, impatiente de connaître un délice comparable à celui qu'il venait de me donner. La descente sur terre fut aussi rapide que l'envol et les bulles cessèrent de crépiter aussitôt que son sexe transperça mes entrailles. Jamais auparavant je n'avais connu pareille douleur. Pourtant, je ne soufflai mot de mon malaise et laissai mon vigoureux ami façonner le chemin que d'autres allaient pouvoir arpenter par la suite.

Voilà le souvenir qu'il me reste, des années plus

tard, de ce jour de juin où je choisis de franchir le cap, d'accepter la souffrance comme base d'un nouveau départ vers l'inconnu. Je me rappelle aussi ce petit lit une place collé contre un des murs recouverts de posters de cette chambre d'adolescent. De la poussière qui s'envolait dans les rayons du soleil, remontant jusqu'au velux entrouvert. De cette odeur de transpiration mêlée de musc. De ce râle et du soulagement qu'il me procura tandis que la pression se relâchait dans mon bas-ventre. Enfin, de l'expression anxieuse de mon amant, inquiet de sa performance. La première fois.

Ainsi donc, je me souviens de ma première mort. La mort de l'enfance qui s'enterre sans pelle mais avec des fleurs, une plus précisément. La fameuse petite fleur qu'on offre à celui qu'on choisit, à seize ans, pour la vie et qu'on quitte quelques mois plus tard pour un autre, plus grand, plus beau, plus noiraud, plus « quelque chose » qu'on estimera suffisamment primordial pour rompre le serment qu'on avait scellé plus tôt.

Un temps encore, je crus que cette mort-là était la seule qu'il me serait donné de connaître avant la dernière, celle dont on n'est pas censé se relever, celle qui vous amène dans un autre côté dont tout le monde parle et que personne ne connaît. Le côté surpeuplé de gens qui ont été bien gentils ou bien repentants dans la vie, c'est selon. Pourtant, il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que ce deuil n'était que le premier d'une longue série.



## *Morte de faim*

D'abord, ça te prend devant la glace. Tu te regardes, tu te trouves plutôt jolie, mais il y a cette bosse sur les cuisses qui te dérange un peu. Oh, pas grand-chose, un détail, un grain de marshmallow dans une mare de crème fondue. Pourtant, très vite, tu ne vois plus que cette petite bosse, qui lentement, dans ta tête, prend la forme d'une énorme masse glaiseuse t'apparentant à la grande Crado. Tu sais, celle des Fraggles Rock.

C'est dommage, tu te dis, parce que le reste n'est pas trop mal. Faudrait faire quelque chose, pas grand-chose, un genre de sport ou de régime, une ou deux semaines d'efforts, arrêter d'utiliser l'ascenseur, serrer les fesses à l'arrêt du bus, refuser raisonnablement le croissant tendu par le collègue qui fête son anniversaire. C'est que tu en as beaucoup, des collègues. Ça fait beaucoup de croissants. Et ces croissants, ça fait beaucoup de graisse. Et cette graisse, ça te fait des cuisses de grande Crado.

Et le ventre aussi. Il est bombé. Une pomme, un pamplemousse, un melon, une pastèque. Ton ventre se déguise en tous les fruits du monde. Mais des

fruits qui seraient trop mûrs. Des fruits mous, cou-lants. Des fruits qui gardent la marque de ton doigt quand t'appuies dessus. Des fruits dégoûtants. Des fruits dont personne ne voudrait. Si quelqu'un les voyait dans ton panier du marché, il dirait : « Bah, mais qu'est-ce que c'est que ça ? » Le bio, c'est bien joli, mais tout le monde n'aime pas le naturel. Les gens mentent. À choisir, les gens préfèrent croquer dans une belle pomme verte et brillante, un genre de Granny-smith, plutôt que dans une vieille Golden toute tapée et blette. Et ton ventre à toi, c'est une vieille Golden tout ce qu'il y a de plus naturelle. Pas de chimie là-dessus, mon bon Monsieur. Du pur produit local. Et la nature, faut reconnaître, n'engendre pas que de jolies choses. Sinon il n'y aurait pas les OGM et tout ça. Et les OGM et tout ça, ils n'amasse-raient pas autant de fric si la demande n'existait pas. Non ?

Donc, comme tu as honte de ta pomme-pas-tèque, tu commences à la cacher. Tu enfiles des pulls longs et larges, tu rentres le ventre, tu troques ton bikini deux-pièces pour le maillot de sportive, celui qui emballe toute la fesse, compresse bien la panse, et les seins aussi. Ces seins-là qui, avec le temps, c'est une belle saloperie le temps, ne sont plus aussi fiers qu'avant. Tu t'aperçois avec surprise qu'en fait, les seins, c'est comme les tee-shirts en coton. C'est bizarre, les tee-shirts en coton. Tu fais ton shopping, tu tombes sur un splendide tee-shirt avec le logo des Rolling Stones imprimé, la grande bouche avec la

langue. Tu te dis qu'il t'ira super avec une paire de jeans qui va bien. Et tu le portes, et tu le portes, et tu le laves. Et après plusieurs lavages, tu te retrouves avec un machin pendant, tout déformé, impossible à repasser pour que les coutures soient en place. À la fin, tu te résignes à ne devoir l'utiliser qu'en guise de pyjama, parce qu'il est tout tombant de partout.

Comme tes seins.

Et comme le dessous de tes biceps, en vérité. Car à bien y regarder, il y a aussi un truc à dire sur cette graisse de bras. Imaginons : tu es attablée à une terrasse de café, avec ton gros tee-shirt large qui cache ta Golden toute blette et tes seins en coton, si possible suffisamment long pour qu'on ne remarque pas les cuisses de la grande Crado, et là, bang, tu reconnais Hervé. Cet Hervé-là qui te faisait flipper quand t'étais adolescente, avec son air de Billy Idol et ses baskets Big-Star noires (oui, ces fameuses chaussures pour lesquelles tu as imité la signature de ta mère, histoire d'aller retirer les cinquante francs qu'elles coûtaient sur ton compte épargne.) Bref, il passe, là, juste devant toi, et il a plutôt bien grandi, l'Hervé. Il est toujours aussi canon, la lèvre inférieure bombée, le menton en avant, un peu moins maigre, surtout du thorax, et ça, c'est carrément plaisant. En trois secondes défilent dans ta tête toutes les frustrations de tes quatorze ans, toutes les fois où tu t'es surprise à rêver de sa langue dans ta bouche, de ses mains d'homme pas terminé sur les poches de ton Levis, le 501 bien sûr, à lire des lettres d'amour qu'il

ne t'a jamais écrites. Et pour cause, encore aurait-il fallu que tu lui adresses la parole. Mais à l'époque, en lieu et place de problèmes de fruits, de coton et de Fraggie Rock, c'était toute la colonie des comédons qui avait monté le grand chapiteau sur ta figure. Et ça bloque vite les tentatives d'entrée en matière, ce genre de choses. Il y a peu de garçons, comme de filles d'ailleurs, qui apprécient de déchiffrer leurs émois amoureux en braille sur le visage de leur partenaire.

Donc, la vie t'offre ce cadeau de rattraper cette frustration une bonne fois pour toutes. Ni de une, ni de deux, tu lèves bien haut le bras, et très élégamment tu hurles un « Youhou » accompagné d'un mouvement énergique de la main.

Et là, le drame.

Sous ton biceps, tu sens comme une espèce de grosse babine qui se trimballe dans le rythme. Baloum, baloum. Manquerait plus qu'il fasse chaud et que tu transpires, et la bave amorcerait une descente de la babine en question. Dans ta tête, un gars crie : « Madame, faut tenir votre molosse en laisse ! » Très vite, tu baisses ton bras-Rex et tu saisis la carte des jus Michel, histoire de te coller la tête à l'intérieur, en espérant que le Hervé soit devenu un petit peu sourd avec le temps. Il n'y a pas de raison.

C'est comme ça que ça commence.

À cause d'histoires de Fraggie Rock, de fruits trop mûrs, de coton informe et de molosse qui bave.



D'abord, il y a le croissant du collègue que tu refuses d'un sourire de bouche fermée dans laquelle il est absolument hors de question que tu fourres de la pâte feuilletée beurrée à outrance. Puis, la branche de chocolat des quatre heures dont tu te privas. Et le dessert que tu ne prends plus. Là, ça va encore. Mais dans ton miroir, l'image ne change pas. La Golden est encore bien trop molle en vérité et tu distingues toujours de la glaise sur tes cuisses. Si d'aventure tu la voyais mal, une simple pression entre tes doigts suffirait à révéler l'aspect capitonné. Aussitôt, ça te fait penser à cette blague : « Pourquoi les filles ont une odeur sucrée ? Ben à cause de la peau d'orange. » Mais tu ne trouves pas la chute drôle. Pas drôle du tout. Au contraire, on dirait même que ça te blesse un peu à l'intérieur. Donc tu élimines le reste des « P », ces salauds de « P » qui te font du Pied et qui transforment ton Popotin en Popotam. Pain, Pâtes, Patate, Pâtisseries. Les résolutions sportives tombent à l'eau, ton temps tout entier est occupé à compter les calories sur les sachets de salade prélavée Betty Bossy.

Et là, il y a un truc incroyable qui se passe. Ton reflet dans le miroir de la salle de bains semble épaissir à mesure que ta faim croît. On dirait que ce fichu machin s'amuse à te rendre dingue. On dirait le miroir de la belle-mère de Blanche Neige qui te lancerait des : « Arrête de bouffer, la grosse ! » à chaque fois que tu passes devant. Un soir, à bout de nerfs, un peu désespérée, tu lui tournes le dos, tu relèves

la cuvette des toilettes, et tu plonges ton majeur bien profond dans ta gorge. Tu te sens tout de suite mieux. Néanmoins, les traces acides collées à l'émail blanc de la chiotte te rendent légèrement honteuse. Ni de une, ni de deux, tu javellises les traces de vomi et de crachats, tu te ripolines le doigt au tampon Gex et au savon liquide pour la vaisselle, afin d'y ôter l'odeur tenace de ton déraisonnement, et tu décroches le fameux miroir de son socle en te promettant bien fort et bien haut de ne plus jamais recommencer.

Seulement voilà. Quand tu te pèses le lendemain, la balance affiche quelques grammes en moins, c'est certain. Alors, le soir, après avoir avalé ton steak accompagné de haricots verts, tu retournes dans la salle de bains.

C'est comme ça que ça continue.

Puisque le miroir n'est plus en place, tu t'accroches à la balance. Et chaque lendemain de honte t'apporte la satisfaction de grammes en moins. C'est un truc chimique qui explose dans la tête. Le poids que tu perds est aussitôt remplacé par un sentiment de victoire incroyable. C'est dopant, la victoire. C'est comme si tous les matins, tu décrochais le gros lot. La super cagnotte. La médaille d'or. Sur le podium, la première place est pour toi, là, au milieu de l'arène, et autour, le public exulte et te félicite. Forcément, tu as la pression. Tu ne veux pas le décevoir, ton public. Il faut fournir plus d'efforts. Il faut aller plus loin. Toujours. *Numero uno.*

Tu ôtes encore un peu de « P ».

Protéines. Produits laitiers.

Et le public imaginaire se matérialise. Les collègues ne te proposent plus le croissant. Ils te disent : « Mon Dieu, comme tu as minci ! », « Incroyable, c'est quoi ton secret ? », « Quelle ligne ! » Le Hervé, quand tu le croises, il vient de lui-même à la terrasse du restaurant. Même qu'il t'offre un apéritif, à savoir une eau plate avec une tranche de citron, et te confie qu'il a souvent pensé à toi ces dernières années (sauf qu'il peine à se rappeler ton prénom, mais ça, bien sûr, tu l'occultes.) Tu te persuades que tu es sur la bonne voie, que ton corps t'appartient enfin, et tu penses être heureuse. Les vrais amis, eux, ont compris déjà. Ils te préviennent : « Fais gaffe, tu perds trop de poids, ce n'est pas joli. » Mais comme leurs conseils t'ennuient, tu décides qu'ils sont jaloux. Qu'ils ne sont pas de vrais amis.

C'est comme ça que ça empire.

Produits alimentaires en général.

La sensation de faim n'est douloureuse qu'un temps. À l'instar d'un caillou sous la plante des pieds. On s'habitue au caillou sous la plante des pieds. Au début, ça dérange. On n'a qu'une envie : virer la chaussure, ôter le gravier, continuer à marcher. On se force à ne pas y songer. Alors, on n'y songe plus.

C'est la volonté.

Une saloperie, la volonté.

Elle projette la vision d'une réalité qui n'existe pas. Elle fait miroiter des possibilités utopiques. Par sa faute, des villes comme Los Angeles débordent de gens qui présumaient qu'à la seule force de leur volonté, ils deviendraient des stars de la chanson ou du cinéma, et qui se retrouvent en fin de compte à servir des pancakes et des œufs brouillés au Denny's du coin. Elle te souffle : « Tout va te réussir si demain la balance affiche encore des grammes en moins. » Et dans ta tête, toi, tu la crois. Puisque c'est la volonté. Et qu'on t'a bassinée, ton enfance durant, que la volonté d'arriver suffit à tout.

Dès lors, la faim, tu ne la ressens plus.

C'est comme ça que ça devient dramatique.

## *Morte de honte*

L'adolescence est une étape difficile pour une jeune fille. On grandit, de partout, mais pas en même temps. Il y a ce nez qui s'allonge, ces hanches qui s'élargissent, les cuisses qui s'arrondissent. Il y a ces seins qui gonflent, et dont on ne sait trop que faire. On n'ose pas vraiment aborder le sujet avec sa mère, lui avouer qu'on n'est pas très à l'aise avec ces machins-là. Surtout la nuit, lorsqu'on dort sur le ventre. On craint qu'elle se moque de nous et qu'on fonde en larmes, puisque dernièrement, on pleure pour tout et pour rien, sans vraiment de raison. On ose encore moins en parler à son père, de ces tétons qui enflent, lui qui depuis quelque temps frappe à la porte de notre chambre dès qu'on la claque et fuit la salle de bains si on s'y trouve. Le moindre pas de course provoque une douleur intense au niveau du buste. Faut plus être en retard. Faut s'organiser. Faut courir avec les mains sur la poitrine.

Il y a aussi ce truc qui se passe en bas, quand on regarde les acteurs s'embrasser avec ferveur dans le poste de télé. Ils se caressent, ils se frottent, ils se murmurent des phrases pleines d'amour et, d'un

coup, ça chauffe dans la culotte. Puis la vague de chaleur s'installe dans le bas-ventre, juste en-dessus du pubis, où on a découvert, il n'y a pas longtemps, alors qu'on se demandait pourquoi ça grattait là-bas avec insistance, des poils qui poussaient çà et là. Ensuite, le sous-vêtement est tout mouillé. On suppose avoir lâché par mégarde des gouttes de pipi à l'intérieur, sauf que l'odeur est différente. Du coup, on hésite à le mettre dans le panier de linge sale familial. On préfère le laver à la main. On en profite pour l'ausculter, le sentir, le toucher. On essaie de trouver une explication à cette humidité, tout en craignant secrètement d'être gravement malade du slip. L'idée nous effleure d'en parler au docteur Macherel, le pédiatre qui nous suit depuis notre naissance et en qui on a forcément confiance. Mais on a trop peur qu'il nous annonce une fin imminente. Ou pire. Qu'on est une jeune fille naïve ignorante des problèmes de culotte.

Puis la gêne des premières règles, qu'on attendait pourtant impatientement depuis le cours de biologie sur l'anatomie, après lequel les trois-quarts des filles de la classe se sont vantées de les « avoir ». Comme si c'était quelque chose de merveilleux qui changeait la vie. Et précisément, c'est ce qu'on désire à cet âge, un truc merveilleux qui change la vie. Et quand, enfin, elles se pointent, on découvre un peu effarée que les menstruations, en vérité, ce sont des douleurs insupportables dans le ventre et du sang plein le lit le matin au réveil. Sans compter le moment pénible où l'on doit en parler à sa mère, en cachette du père, s'excu-

ser pour le drap foutu. S'ensuit l'achat indispensable de serviettes hygiéniques au supermarché du coin, avec le cours maternel sur les différences d'absorption selon les marques ou le nombre de gouttes indiquées sur le paquet, devant les vendeuses hilares ; et les copines de classe qui se marrent à la douche, après le cours de gymnastique, parce qu'on ne sait pas enfiler un tampon et qu'en conséquence, des caillots de sang se libèrent sur le carrelage blanc des vestiaires.

C'est une étape difficile pour une jeune fille, l'adolescence. Pour n'importe quelle jeune fille, qu'elle se prénomme Lise, Adèle ou Sarah.

Prenons Sarah, par exemple. La petite Sarah, qui n'aurait pas de sœur, pas de frère non plus. Même pas une cousine éloignée. Disons qu'elle est mignonne comme une fille de treize ans aux formes naissantes, mais encore enfantines. Elle aurait les cheveux longs et raides, d'un blond plus ou moins foncé selon le nombre de jours écoulés depuis le dernier shampoing. Un visage agréable, sans être formidable. Un peu d'acné, rien de bien méchant, la peau légèrement grasse. De grands yeux sans maquillage (« trop jeune », lui ont dit ses parents) et des sourcils fournis, quelques poils se rejoignant au milieu. Les doigts encore un peu boudinés de l'enfance, aux ongles rongés, recouverts de feutre noir indélébile. Le logo *peace and love* dessiné au stylo-bille sur le dessus de la main, et les trois points « Mort aux Vaches » qu'elle a tenté de tatouer à l'encre en

s'enfonçant le bec de sa plume dans l'avant-bras. Le ventre et les genoux ronds, couverts de sparadrap. Normal, elle tombe parfois sur le béton en faisant du roller. Les protections, c'est pour les petites filles. Ou elle se brûle la peau en glissant sur le parquet, quand elle s'essaie à des figures de danse, après avoir visionné pour la quinzième fois le DVD de Flashdance.

Elle laisse les poils de ses mollets tranquilles, parce qu'ils sont très fins et clairs et qu'on l'a prévenue qu'à les raser, ils pousseraient tout noirs et épais. Et ça, ça l'angoisse, Sarah, d'avoir des gros poils troncs d'arbres sur ses mollets blancs bardés de bleus et d'écorchures. Elle préfère le soyeux toucher de ses poils de jambes, doux comme le pelage de Pollux, son cochon d'Inde qu'elle brosse chaque soir après les leçons, en lui racontant par le détail le déroulement de sa journée. Les cours, les profs, les garçons qui lancent des bouts de papier froissés dans le décolleté des filles. Presque toutes les filles. Pas elle. Alors, elle met des pantalons.

Les week-ends très chauds où elle décide d'aller à la piscine publique, elle les observe, Sarah, les autres filles. Celles qui chahutent avec l'eau, les garçons, et leurs seins tout neufs. Celles qui crient à tue-tête, poursuivies par quelque adolescent excité tentant par divers moyens, une bouteille dégoulinante à la main, de mouiller le haut des bikinis pour voir à travers. Elle a déjà compris que les hurlements sont feints, qu'en réalité elles adorent cette joute éclatante.



boussante, puisqu'elles reviennent toujours vers leurs assaillants, le menton en avant, le mot provocateur, le tétou pointant dru sous le soutien-gorge.

Sarah, donc, les épie, allongée sur sa grande serviette, son maillot à elle recouvert d'un short long, un livre quelconque loué à la bibliothèque ouvert entre les jambes, les écouteurs de son MP3 sur les oreilles, les cheveux en rideau cachant son visage et ses coups d'œil inquisiteurs. Elle aimerait bien, Sarah, virevolter dans les endroits chauds et pleins d'eau, porter de seyants bikinis clairs, jouer avec les garçons qui mouillent les jolies filles. Elle aimerait tellement ça, pouvoir s'amuser avec les autres adolescents, qu'on lui file le train avec une bouteille de PET débordante d'eau chlorée, rire comme une folle en courant pieds nus sur le gazon, zigzaguer entre les serviettes de bain des mères de famille agacées par tant d'irrespect, les deviner râler contre cette jeune insolente qu'elles ont oublié avoir été.

Mais ce qu'elle aimerait encore mieux, Sarah, c'est se faire attraper la taille par Julien, le garçon qui lui plaît le plus de tout le lycée. Celui auquel elle pense chaque matin en se levant, en se brossant les cheveux, en enfilant son pantalon, en mangeant sa récréation, en suivant les cours de français, de mathématiques, d'anglais et entre les cours aussi. En grim pant dans le bus, en débarrassant la table, en caressant Pollux son cochon d'Inde, en se douchant, en regardant les acteurs qui s'embrassent avec ferveur dans le poste de télévision.

Chaque nuit, elle s'endort en imaginant les bras de Julien autour de ses hanches. Elle rêve de ses mains lui caressant la nuque, pendant qu'il attirerait sa bouche vers la sienne en fermant les yeux. Son premier baiser. Elle angoisse un peu à cette idée. Peur de ne pas savoir comment positionner ce nez dont elle ne maîtrise pas encore les nouvelles proportions, peur de ne pas avoir l'haleine fraîche, peur de ne pas tourner la langue dans le bon sens, peur de baver, peur de ne pas être à la hauteur de la tâche, peur d'être comparée à Élodie.

La jolie, la magnifique, la ravissante Élodie. Celle-là même que Julien évite soigneusement aujourd'hui, malgré le fait que Sarah les ait surpris langoureusement attachés l'un à l'autre quelques jours auparavant, derrière le cabinet des toilettes de la piscine. Bien sûr, ça lui avait déchiré le cœur, à Sarah, de voir son grand amour les lèvres collées à une autre. Ça lui avait cassé un truc à l'intérieur, et elle avait pleuré, beaucoup, en tirant sur ce nez trop gros, ces lèvres trop charnues et ces cheveux trop raides. Pourtant, bien que chamboulée, elle garde un léger espoir, parce qu'Élodie avait giflé Julien qui tentait de glisser sa main sous le triangle de son costume de bain.

Seulement voilà. Elle n'ose pas se joindre aux autres, Sarah. Elle n'ose pas les aborder d'un : « Ça va, les poilus ? » pour les mecs et d'un : « Ça va, les pétasses ? » pour les filles, comme le font toutes les autres filles. Elle n'ose pas sourire quand on lui

sourit, saluer quand on la salue, parler quand on lui parle. Dès qu'on la regarde, son regard à elle cherche un paravent, un bout de placard, un trou où se terrer. Elle a les yeux dominos que d'autres yeux dominos font tomber à peine on les effleure.

Elle ne se trouve pas jolie, Sarah, avec ses bouts de corps qui ne poussent pas en même temps. Pas vilaine comme un vilain canard non plus. Mais pas belle comme la belle Élodie qui court sans se tenir la poitrine, parfaitement à l'aise dans son visage, sans poils sur les jambes, sans short jusqu'aux genoux, sans sourcils qui se rejoignent, sans nez proéminent.

Alors, elle n'a rien dit quand Julien a dérapé sur le gazon mouillé de l'eau de leurs jeux, là, juste devant sa serviette. Elle n'a rien dit quand il a déchiré les pages de son livre avec son genou en tombant, là, juste entre ses jambes. Elle n'a rien dit quand il s'est affalé sur elle de tout son long et s'est rattrapé de la main, là, juste entre ses seins. Lui est resté immobile un instant, allongé entre les jambes de Sarah, sa main toujours posée sur ses seins, avec les doigts qui fouillent discrètement, l'air de rien. Puis il a souri, un peu moqueur, s'est reculé pour s'asseoir, laissant glisser sa main sur le ventre de Sarah. Sur le short de Sarah. Il a tapé sa cuisse en claquant de la langue, et il a dit : « Faut pas traîner dans le chemin, t'es en plein dans notre champ de tir. » Il a dit : « Il est détruit ton livre, c'est con qu'il appartienne à la bibliothèque, ils vont te coller une sacrée amende. » Il a dit : « T'as une chance royale, toi, j'ai le même chez moi, t'as qu'à

venir et je te le filerai. » Il a dit : « Ça tombe bien, mes parents sont pas là, on pourra se mater un film si tu veux. » Il a dit : « Viens. » Et Sarah, sans même lui répondre, ben, elle est allée.

Une fois de retour chez elle, Sarah a couru dans la salle de bains, celle où son père n'entre plus lorsqu'elle s'y trouve. Elle a fermé la porte à clé, Sarah, puis elle a arraché son pantalon, celui qui cache ses jambes couvertes de poils tout fins et blonds. Sauf qu'entre ses jambes, ses poils tous fins et blonds étaient maculés de sang, et elle voulait nettoyer ça, vite, fort, à la brosse à rissette. La culotte, ça ne servait à rien de la laver, elle ne voulait pas la laver. Elle l'a mise dans le petit sachet en plastique, celui qu'elle avait emporté dans son sac de sport en prévision d'une éventuelle baignade. Pour séparer le maillot trempé des autres affaires, éviter de mouiller sa serviette de bain, le livre, le MP3. Elle a fait des nœuds, beaucoup de nœuds, des tas de nœuds avec les anses du sac, et elle l'a jeté par terre. Enfin, elle s'est assise sur le tapis de douche, et elle a beaucoup pleuré, Sarah. Elle a beaucoup pleuré, mais en silence, sans aucun bruit, pour ne pas alerter sa mère. Cette mère à qui elle n'ose pas parler de ces seins qui font mal quand elle court, de ce nez qui pousse avant le reste de son visage, de ces gouttes de pipi qui n'en sont pas, de ce Julien à qui elle a tant pensé, et qui vient de lui démontrer à l'instant que pour lui des « non » larmoyants, ça voulait dire oui.

## *Morte d'ennui*

J'ai cassé ma voiture. C'est arrivé bêtement. Un témoin qui s'allume et qu'on n'écoute pas. Il vire au rouge, et on continue à rouler. Pas envie de s'arrêter. Pas envie d'écouter le rouge qui siffle dans l'habitacle. Peut-être qu'il va siffler tellement fort que mes oreilles vont exploser. Qu'elles explosent. Rien de grave là-dedans.

De toute façon, ça fait un moment qu'elles m'énervent, ces oreilles, à tout entendre, tout écouter. Parce qu'ensuite, il faut répondre. On attend, en face, la réponse. Je le lis dans le regard des gens debout devant, quand ils arrêtent enfin de parler, à leur posture en demande. Cette position du corps, légèrement penchée, la tête sur le côté, les lèvres entrouvertes, guettant l'approbation coup de feu, signal de départ pour la suite du laïus : le patron qui pinaille sur les absences maladie, la collègue qui bouffe des Balisto la bouche ouverte en mettant des miettes partout, la fille de dix-huit ans qui ne lave toujours pas la vaisselle sans qu'on le lui impose, le mari qui ne remplace jamais le rouleau de PQ après son popo, la coiffeuse nulle qui a coupé trop court, la

sommelière antipathique, la voisine qui laisse systématiquement traîner la poussette de son bébé dans la cage d'escaliers, le salaud rencontré sur internet qui affiche toujours célibataire après la soirée merveilleuse passée au restaurant.

Je me contente de marmonner en hochant de la tête, et je suis tranquille pour quelques minutes à nouveau. De petits instants de répit dans lesquels je me plonge avec mollesse, soulagée de ne pas devoir débattre ou émettre un avis.

Parfois, j'aimerais bien stopper les monologues d'un geste de la main. Dire : « J'en n'ai rien à foutre » à la voisine qui se plaint de la sécheresse et de l'impact qu'elle a sur ses géraniums ou à la copine qui raconte par le menu détail la meilleure façon d'apprendre la propreté à un chiot.

La vérité, c'est que les gens communiquent sans rien échanger. Ils parlent, parlent, mais restent muets. On s'arrête à la robe longue, mais hors de question de frôler l'ourlet de la mini-jupe. On s'esclaffe à tout va sur le verre renversé, mais on s'abstient de rire du gars bourré qui l'a fait tomber. On évite de le regarder. Ce n'est pas chic de rire du gars bourré quand on l'a en face du nez. Surtout que lui, ce n'est pas le premier verre qu'il renverse dans sa vie. Il en a déjà cassé pas mal, des ballons de rouge, depuis qu'il a réalisé qu'à son âge, qu'avec son physique, qu'avec son bagage loin d'être bien rempli,

ben les verres qu'il fracasse, c'est la seule chose qui éclate dans sa vie.

À côté, on rit du bruit des bris, et on occulte volontairement que le propriétaire du bras responsable de tout, c'est juste un pauvre type qui noie sa vie et son ennui dans la seule chose qui lui procure un minimum de plaisir. Cette jouissance extrême de ne penser à rien d'autre qu'à tenir debout et éviter de pisser dans son froc, éviter de se laisser aller.

Et moi, quand je me sers un verre, j'y pense à ce gars-là. J'y pense tellement fort que parfois j'en ai les jointures des doigts blanches. J'entends les rires des convives autour de la table à laquelle on m'a invitée, moi la misérable quadragénaire célibataire, histoire de me fourrer dans les bras d'un sombre inconnu, moustachu, ventru, imbu. J'entends les plaisanteries sur les blondes, sur les grosses, sur les Nègres, et je souris aimablement. Mais les jointures de mes doigts sont blanches, et le cristal vibre à l'intérieur de ma main. J'aimerais me lever, lancer ce verre pour qu'il se brise aussi sur la table bien mise, débordante de bouffe, avec les bougies pour l'ambiance et les coquillages qui font joli, comme dans l'émission à la télé. J'aimerais leur dire, à tous ces gens qui discutent sans parler, que je ne me trouve pas meilleure que n'importe quel alcoolique titubant et délirant. Que se lever chaque matin, choisir le tailleur idéal, enfiler les chaussures assorties, vérifier le parfait état du sous-vêtement (en cas d'accident, il serait de bon ton d'épargner au chirurgien, occupé à replacer

tel intestin, le choc provoqué par la vue d'une culotte de grand-mère un peu vieille, un peu trouée), s'assurer que les appareils électriques sont débranchés et les fenêtres et portes bien fermées, anticiper les éventuels retards sur la route en écoutant les infos radio, enfin, tous ces détails du quotidien qu'on répète chaque jour sont autant de contraintes qui annihilent le désir, la folie, le bonheur et le sentiment unique de se sentir vivant. Pour de vrai.

Car je me souviens avoir touché les nuages il y a des années, quelques fois, pas souvent, suffisamment néanmoins pour me rappeler la sensation sous les doigts. La saveur des parenthèses qu'on s'offre ou qu'on reçoit, cadeaux inespérés dans la platitude du quotidien. Les fins de semaine improvisées à la campagne, avec les copains, quand le vendredi soir, après plusieurs bières et sur un coup de tête, on décide d'embarquer à sept dans le bus VW du père de Sophie afin de vérifier si, oui ou non, ce sont les moineaux qui chantent en premier au lever du jour. Les kilomètres à pied qu'on enquille à cinq heures du matin avec sa meilleure amie hilare, parce qu'on a trop traîné dans une fête et que le dernier train nous est passé sous le nez. Les auto-stoppeurs qu'on choisit d'emmener par hasard et avec qui on termine la soirée dans un hangar désaffecté rempli de pseudo anars complètement allumés. Les vacances à la mer et le fameux bain de minuit à poil, durant lequel on gueule tous à s'en faire péter la mâchoire qu'on est